

Journal de mon père, médecin de campagne

Arrivé à Saint-Savinien le 23 août 1943, mon père prit la suite du docteur Foubert. Mes parents s'installèrent dans la maison de M. Sadé où se situait le cabinet médical de son prédécesseur.

Cette maison agréable, en bordure de la Charente, donnait à l'arrière sur une cour. Au fond de cette cour, une carrière assez profonde se révélera bien utile pendant les bombardements. Sur la gauche, un escalier permettait d'accéder à un petit jardin en hauteur face au château de La Cave. Il me paraissait très grand, mais revu depuis, il ne fait que quelques mètres carrés.

Le journal commence en mai 1944, les mois précédents ont été perdus ou détruits ; je ne les ai pas retrouvés.

Apparemment, ce mois est calme. Il y a peu de monde dans la salle d'attente, pas plus que dans celles de ses confrères, les docteurs Michelet et Leplomb.

Le 11 mai, mon père écrit :

Mon cours de secourisme a lieu ce soir et je me suis un peu attardé à le répéter. Hier à midi, fracture du crâne chez une petite de 16 ans qui ne faisait pas attention en bicyclette. Cette douce enfant descendait notre Quai du Port à bonne allure, une grande poêle à la main. Elle entend une auto venir derrière elle, fait un faux mouvement et tombe, comme une masse, m'a-t-on dit. Je la trouve étendue sur le canapé paillé de mon salon d'attente. Par l'oreille gauche, le sang sourd doucement...

Dans les jours qui suivirent, la population de Saint-Savinien est informée qu'il n'y aura plus d'électricité. Mon père renonce alors à s'équiper d'un "appareil à radios".

Le 16 mai, il écrit :

C'était le calme avant la tempête, pas une minute hier. Cette année, épouvantable sécheresse. Le ciel ne veut pas pleuvoir. Des nuages se forment, une averse survient qui imbibe à peine la poussière et le ciel est de nouveau bleu. Plus d'eau, donc plus d'électricité non plus et pas de bougies. Alors, il faut se coucher avec la nuit. Nous voilà rétrogradés bien avant l'époque des lampes à huile puisque en ces temps-là, ils avaient au moins de l'huile.

19 mai :

Hier, parti à 10 h et rentré à 5 heures et demie, avec encore un lot de malades à voir à St-Sav., ce qui m'a pris jusqu'à 9 h. La pauvre Mme G. est morte avant-hier dans une syncope cardiaque, sans souffrance, sans s'apercevoir de rien. Elle a été enterrée hier à 4 h aux Nouillers.

Il parle ensuite de quelques malades difficiles à diagnostiquer, de ses lectures, en pestant contre le manque de livres dans les librairies.

20 mai :

Aujourd'hui, le fait saillant qui nourrit toutes les conversations, c'est la pluie. Le baromètre baissait depuis deux jours et ce matin, une large pluie tombe. L'eau ruisselle sur les chemins, séchés par deux mois d'été. La pluie qui va peut-être nous apporter l'électricité toute la journée, qui nous amène l'eau dans les robinets (de l'eau filtrée par 50 ha de bois). Mais pour moi, obligé de courir sur les routes, peu de poésie... des pantalons ruisselants, des souliers glou-gloutants et, ce soir, une toux incoercible, sans compter les

dérapages continuels avec le vélomoteur, qui risquent à chaque tournant de m'envoyer prendre un bain complet.

Hier soir, dîner avec M. de R. qui nous a raconté ses souvenirs du temps où il était au Maroc à faire son service militaire. Nous a parlé du courrier postal en 1926, avec Mermoz et St-Exupéry, ce dernier bien poivrot paraît-il, ce qui ne diminue en rien du reste, la valeur de ses écrits, de ses actes et de ses sentiments car je l'admire beaucoup.

24 mai :

La journée d'hier n'a été qu'une longue crevaison. Crevé, quand j'ai voulu démarrer vers 10 h, redevé à 100 m de chez Sadé à 11 h. J'ai abandonné la partie et fait des visites en ville. Consultation jusqu'à 6 h moins le quart. Je pars et crève au Pontreau. Perdu 3 h pour me faire réparer et travaillé jusqu'à minuit. Ce matin, j'écris ce petit bout de truc parce que mon pneu arrière est à plat et que M. Sadé est en train de me le réparer.

26 mai :

Ma moto continue à me jouer des tours. La chambre avant tient. (C'en est une d'avant-guerre, que m'a posée Connoué en attendant la réparation de l'autre.) La chambre arrière, quand elle ne crève pas, perd lentement et me laisse en rade dans un trou perdu avec l'impossibilité de réparer. D'où perte de temps considérable.

Les jours passent avec beaucoup de travail, des problèmes familiaux, des soucis avec son vélomoteur, son attribution mensuelle d'essence qui ne suffit pas. Sa clientèle est en plein essor et il travaille d'arrache-pied jusque tard la nuit.

10 juin :

Un état singulier d'énervement dans les esprits, une surexcitation de l'attente. On s'attend chaque jour au pire : un bombardement formidable, une claustration rapide, un nouvel exode... Peut-être demain toutes nos pauvres choses seront-elles transformées en lumière et en chaleur, avec leurs propriétaires, si ceux-ci ne sont pas enterrés vifs sous les carrières de Saint-Savinien.

Hier soir, consultation tardive et M. de R. en vélo vient terminer la soirée avec nous. Le couvre-feu à 11 h. nous empêche de nous coucher tard.

11 juin :

Matinée et début d'après-midi éreintants. Onze malades dont G. qui m'a retenu $\frac{3}{4}$ d'heure. J'ai écrasé un chien en vélomoteur et ma cheville gauche est toute enflée de cet exploit.

12 juin :

Pneu arrière dégonflé, un coup de pompe et c'est bon. Je prends ma moto à deux mains pour traverser le corridor, pneu avant complètement à plat ! J'essaye de démonter mon pneu, il ne cède pas. Je me décide à prendre la bicyclette. Juste à ce moment, une mère affolée entre, tenant dans ses bras une petite fille de deux ans qui s'est ouvert la houppe du menton. Je fais bouillir mes instruments, j'essaye de passer une aiguille, la gosse remue tellement qu'il me faut une aide. Elle se tord comme une anguille et l'aiguille se casse au ras de la peau. Je ressors le bout de justesse, j'essaye une agrafe qui ne tient pas. Pansement compressif...

Le soir, dîner chez M. de R. Cette fois, nous avons fait attention et à 11 heures, nous étions rentrés. Attention à la patrouille, une fois passe mais pas deux.

15 juin :

Le temps est toujours au beau fixe. Pas d'eau, pas d'eau ! Éternel refrain de nos paysans qui voient sécher leurs pommes de terre et "épiger" leurs blés à 50 cm du sol. Pas d'eau = pas d'électricité. On va en crever l'hiver prochain. Et puis, tout actuellement, se trouve dans une épouvantable anarchie. Les transports ne se font plus qu'à l'intérieur : les chemins de fer ne marchent plus. Limoges est coupé de toutes communications. Il en est de même paraît-il de Toulouse et de Tarbes. Les faux bruits, les fameux ragots de l'autre guerre sont à l'ordre du jour. Chacun propage sa petite botte de fausses nouvelles. Alors, quid ?

Plus de courrier postal de Paris, me dit-on. Cela commence à devenir tragique. Nous avons eu peu d'essence pour ce mois de juin. Je m'attends à ce qu'il n'y en ait plus pour le mois suivant. Alors, nous reprendrons le vélo, retournant ainsi aux lugubres premiers mois de ma clientèle, où je me suis bien crevé.

16 juin :

Dimanche ! Saint jour de Dieu ! Travaillé un peu ce matin, déjeuner et bientôt nous allons partir avec les R. manger des cerises aux Auzes et enfin dîner avec la famille P. Albertine est rayonnante de recevoir chez elle tout ce monde et faire la connaissance de M. de R. Elle sait faire de grands plats avec peu de choses. Le canton de St-Savinien se trouve dans un lac de calme et de tranquillité. Cependant, on peut apercevoir les premiers remous. On a une impression diablement curieuse d'un calme, mais instable, mais provisoire. On a la sensation que chaque minute peut apporter avec elle un déchaînement de tempête. Ici, on vit comme en 1940, ou 1942 plutôt. Il y a bien quelques changements, mais minimes. C'est la carte du sucre, par exemple, qui n'est plus honorée. C'est la raréfaction des produits pharmaceutiques. Mais cela n'a que peu de répercussion sur l'esprit de la population. Des réfugiés, mais épars et qui n'ont pu apporter cet esprit tragique d'exode qu'ils ont dû semer dans le centre par exemple.

On vit de sa petite vie de tous les jours, sans histoires, sans grands troubles, et les jours passent, s'ajoutant les uns aux autres en attendant le coup de Trafalgar final, qui nous secouera comme seront secoués tous les autres, plus durement peut-être, parce que chez nous la surprise jouera.

En attendant, notre après-midi va se passer à cueillir des cerises. C'est bien une image de paix, cette cueillette sous l'arbre ! Qui sait si dimanche prochain nous ne serons pas en train de grelotter de peur sous une carrière, parmi une avalanche de bombes, détruisant nos maisons et nos affaires.

20 juin :

Ce manque d'électricité est énervant au possible. Nous croupissons dans le malheur. Plus de communications avec nulle part, sauf Bordeaux. Tous nos stocks vont s'épuiser avec une rapidité formidable, et après, fini la rigolade : plus de papier, de livres, de journaux, de lettres. Tout est bloqué ! Et dans six mois, qu'est-ce que ce sera !

J'oubliais les trains qui deviennent spasmodiques. Un train de temps en temps, la garde-barrière de la maisonnette 220 me disait qu'elle n'en avait pas vu un ce matin.

21 juin :

De grandes choses devaient se passer aujourd'hui, paraît-il ce 21, anniversaire de la guerre germano-russe. Les Russes et les peuples en guerre ne sont pas sentimentaux à ce point. Les bombardements continuent, en tous cas. Une bombe est tombée pas loin de M. Yonn, mais n'a pas éclaté, c'était du côté de Taillebourg. Un train mitraillé entre Tonnay-Charente et Rochefort. Saint-Jean-d'Angély bombardé au centre. Le camp d'aviation près de Saujon en même temps que Cognac et Bordeaux-Mérignac.

Nous avons une vingtaine de locomotives dans notre gare et cela nous fait tous un peu trembler, parce que c'est une belle cible, même pas camouflée du reste. La poste est toujours arrêtée. Pas de trains sauf les trains militaires allemands. Pour le ravitaillement ici, on se défend car il y a un peu de tout. Alors quand le pire arrivera, on mangera quand même. Mais tous les Français ne mangeront pas, moi je vous le dis.

Et les malades continuent à être malades... Je reviens de tournée et un de mes patients qui revient de Versailles m'annonce qu'il y a eu peu de bombardements dans le coin. Mais, le ravitaillement est nul. Il y a très peu de lait et il arrive caillé ! Comment fait ma famille ?

La campagne ce matin avait un air lugubre, un air d'attente, un je ne sais quoi de tragique, de résigné, aussi. La voilà, la guerre des nerfs, la vraie, où l'on s'attend à toute minute à recevoir un éclat de bombe sur la figure.

23 juin :

Cette nuit à 2 heures et demie, des avions anglais survolent St-Savinien, très bas, comme ils font depuis quelques temps. Un éclatement fort, sourd, qui fait trembler les vitres. Le ciel s'éclaire violemment : c'est la fusée d'avertissement. Chez nous, grâce à Andrée, tout s'organise merveilleusement. J'attrape Hugues avec son matelas et je le descends dans la grotte qui sert de cave, au fond du jardin. Déjà Youyou et M.F. sont dedans, couchées. Je jette un matelas par la fenêtre, celui de la salle de bains. Je prends l'argent du coffre et mes souliers. Ça y est, nous sommes tous dans la cave, Lucette (l'infirmière) y compris.

Tout à coup, on entend un avion piquer, puis un chapelet de bombes défile, lueurs formidables, gros éclatements. Et cela dure. D'autres avions piquent, et ainsi de suite. Ma tête rentre dans mes épaules, quand j'entends ces avions en piqué : j'ai l'impression toujours qu'une bombe va juste tomber dans le jardin au-dessus et écraser tous les rochers qui sont sur nos têtes.

Et puis peu à peu, les éclatements s'espacent, le bourdonnement des avions s'éloigne et tout rentre dans le silence. Un silence impressionnant mais de courte durée, peuplé du bruit des voix des voisins qui échangent leurs impressions. On attend encore, puis on remonte les petits. Je sors. Les rues sont pleines de monde, mais quoique on ne puisse reconnaître personne dans cette nuit de trois heures du matin, on se dirige facilement parce qu'il y a des étoiles et un mince croissant de lune.

Je vais droit chez les R., dont la maison située à deux mètres de la voie peut avoir souffert. Ils ont fui vers la Charente et s'en reviennent poussiéreux,

les traits tirés par la fatigue et l'émotion. Ils étaient fort près du centre de bombardement, protégés par un mur, contre lequel ils s'aplatissaient des éclats de torpille. Leur maison a été secouée mais n'a pas reçu de bombes en plein. Le lustre de la salle à manger est tombé en plein sur la belle table de Mme B. et a cassé la plaque de verre qui était dessus.

Les Lardy ont reçu une bombe sur le coin de leur maison, pendant qu'ils se trouvaient à l'autre bout. La maison voisine des Dupont en a pris aussi un sérieux choc. Les Dubreuil, en fuyant, ont été contusionnés par des pierres, mais rien de grave, sauf pour le système nerveux.

On commençait à peine à se remettre de nos émotions qu'éclatent des bombes à retardement qui secouent terriblement la maison des R. Ils arrivent tous. Nous organisons le couchage des enfants, buvons une bonne tasse de thé pour nous remettre les nerfs en place.

En ce moment, tout le monde dort. Les trois petits sont dans notre lit, François et Marie-Gab dans le lit de Youyou (c'est moi) et Toutoune. Jean-Hugues dans le lit du cabinet de toilette, avec son père. Mme Barraud et Mme Breteau sur le divan du salon, et Sylvette sur le canapé de la salle d'attente.

Lucette et Jacqueline (la bonne des R.), énervées, sont allées se promener et commenter l'affaire. Andrée rôde pour voir si tout va bien et moi, j'écris. C'est l'aube, le soleil n'est pas encore levé, les oiseaux chantent...

Beaucoup de travail m'attend pour la matinée, car il va falloir organiser la cave. En effet, pas une bombe n'a atteint son but : la gare et les locomotives. Ils vont donc recommencer, on peut en être certain. Les de R. vont maintenant venir coucher à la maison. Notre cave constitue un abri merveilleux et il n'y a que la cour à traverser pour s'y fourrer. Ainsi les gosses ne seront pas commotionnés. Youyou n'a pas cessé de dormir, c'est une référence, il me semble. Les avions, avec les bombes, ont jeté des tracts : Courrier de l'air. En dessous, il y a marqué : apporté par avion ! C'est d'une ironie touchante et bien britannique. S'ils pouvaient n'apporter que des tracts !

25 juin :

Vie complètement désorganisée. La maison est pleine de caisses. Andrée est aux Auzes avec les enfants. Moi, je fais la navette entre St-Savinien et les Auzes, en passant à chaque fois à trente mètres d'une bombe à retardement qui peut claquer à toute minute et m'envoyer dans les étoiles.

Chacun ici vit sur la tête, sens dessus-dessous. Au moindre avion, c'est la panique générale et la course aux abris. Les gens couchent un peu partout, les uns dans des chambres louées chez des agriculteurs des environs, les autres à la belle étoile puisque les nuits ne sont pas froides.

Des avions ont rôdé toute la matinée. Il fait un ciel clair, pas un nuage. À quand le prochain bombardement ?

Ce que personne ne comprend, c'est cette erreur grossière dans le tir. Toutes les bombes ont été placées de l'autre côté de la gare. Heureusement pour nous, sinon St-Savinien n'existerait plus. Ils visaient la gare, c'est sûr. Alors pourquoi cette erreur puisqu'à Saintes, ils ont tapé en plein dans le mille avec une belle précision.

26 juin :

Notre débarquement aux Auzes continue à s'effectuer, sans trop d'encombre. Deuxième nuit et toujours des avions rôdant à faible altitude,

déclenchant la sonnerie du clairon d'alerte. Parce qu'ici, maintenant, les alertes s'annoncent au clairon.

LONDRES, LE 10 JUIN 1944

LE COURRIER DE L'AIR

Les armées alliées débarquent!



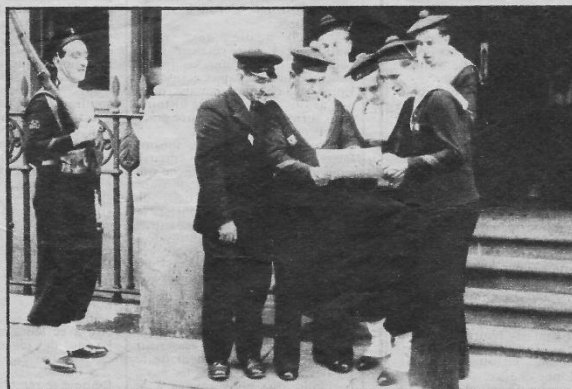
Le général Eisenhower donne ses dernières instructions à une section de parachutistes américains; les hommes sont maquillés et camouflés



Le général Montgomery, Chef du Corps Expéditionnaire allié s'entretient avec quelques-uns de ses hommes



L'amiral Sir Bertram Ramsay, Commandant-en-Chef des forces navales alliées assiste au départ de la gigantesque flotte de transport



Devant le Q.G. des Forces Navales Françaises à Londres des marins lisent les reportages sur le débarquement

27 juin :

Tout se calme peu à peu à St-Savinien. Le souvenir de la nuit fantastique s'estompe. Comme il n'y a pas eu de blessés graves ni de morts, qu'on en a été quittes pour la peur, les gens commencent à la surmonter.

Le bruit court maintenant que le raid n'avait pas pour but les locomotives. Il est question de destruction de remblais, destruction de voie... Et pourquoi ? Pour empêcher un embarquement éventuel à Cherbourg des Allemands, de façon qu'ils ne puissent pas remonter en Normandie. Or, où s'embarqueraient-ils ? À St-Hilaire et non à St-Savinien.

J'apprends ce matin que les permis de circuler vont être supprimés, ce qui a du reste peu d'importance puisqu'il ne va plus y avoir d'essence.

28 juin :

Une escadre au large des côtes de la Charente-Maritime, Royan ou l'île d'Oléron. Escadre de 400 bateaux, nouvelle officiellement transmise à la Mairie. Oléron, terriblement bombardée. La gare de St-Savinien servira de gare d'embarquement pour les troupes remontant sur Nantes, comme celle de St-Hilaire pour les troupes allant sur la Normandie. Quoi de vrai là-dedans ? Y a-t-il des signes avant-coureurs d'un débarquement ? Je n'en vois aucun. Pas de tracts, pas de passages fantastiques d'avions, ce n'est pas encore commencé, voilà tout.

29 juin :

Il fait du vent, les avions survolent le pays, mais de très haut, ils n'ont pas l'air trop agressifs. Nous rentrons peu à peu dans le calme. Les fausses nouvelles, avec la disparition de la T.S.F., circulent toujours autant. On cite des débarquements un peu partout, démentis le lendemain. Ce matin, c'était à l'île de Noirmoutier. Toujours est-il que Versailles a été bombardé violemment, puisque 225 personnes sont restées sur le terrain. Pas de nouvelles de la famille, sauf une lettre de Papa, datée du 4 juin et qui ne m'apprend donc rien...

1^{er} juillet :

Huit jours que nous avons été bombardés et tout est réorganisé. Les trains passent maintenant en gare de Saintes, où mille ouvriers ont travaillé pour refaire les voies. Alors ? Où était l'impérieuse nécessité ? Oui, bien sûr : les ateliers et le dépôt des machines. Mais c'est bien tout.

Nous vivons comme nous pouvons. Plutôt mal que bien, mais les gosses profitent, courent toute la journée dans les champs et en reviennent avec un appétit formidable. Ce qu'il y a de chic ici, c'est qu'on produit un peu de tout, alors on se débrouille toujours. Mais les pommes de terre sont grosses comme des œufs de poule !

2 juillet :

J'ai eu d'horribles détails sur le bombardement de la gare de Saintes. Un train bondé d'Allemands a été complètement détruit. On n'a même pas retrouvé la locomotive. Tous ses occupants étaient réfugiés sous un passage souterrain et ont été tués. Total : 600 ou 700 morts. Au bout de trois jours, une affreuse odeur de charnier se dégageait de là-dessous.

3 juillet :

L'électricité est revenue. Spasmodiquement, il est vrai : de 10 à 14 h.

4 juillet :

Des avions ont rôdé toute la nuit au-dessus de St-Savinien et des Auzes. À 9 h ce matin, de nouveau des avions et une bande de mitrailleuse qui me

jette hors du lit. Puis plus rien. À St-Savinien, on raconte qu'il s'agit d'une bataille : un avion allemand aurait été descendu par deux avions canadiens.

La maison est vide. Des avions tournent toujours et je ne me sens pas tranquille. Je descends voir les pompiers et tout à coup deux avions apparaissent de l'autre côté de la Charente, très bas. Nous allons sous la carrière et nous attendons.

Piqués encore, puis attaque à la mitrailleuse de la gare. Cela dure une dizaine de minutes et puis c'est fini

Avec Couteau, capitaine des pompiers, nous allons à la gare nous rendre compte. Le château d'eau s'est transformé en un gigantesque appareil à douche. Des traces de balles un peu partout, sur les traverses, dans les murs. Quelques locomotives ont été touchées, mais peu.

Aux Auzes, c'est le grand désarroi. On boit un petit coup pour se remettre et je reviens à St-Savinien. En descendant la côte à Couteau, je déclenche la panique avec mon vélomoteur parmi les gens qui se trouvaient à la porte des abris.

6 juillet :

À 6 h, alors que je me trouvais à Bords, petite resucée, sans prévenir, cette fois. Quatre avions rappiquent, on ne sait d'où. Ils s'amènent sur la gare et vlan ! lâchent quelques bordées de mitrailleuses. Ce deuxième coup a terriblement éprouvé les nerfs de la population, bien plus que le matin.

7 juillet :

Des avions toute la nuit. Il y avait des trains, paraît-il, d'hommes et de munitions, en panne à Bords et à Taillebourg par suite de pénurie d'eau. Voilà pourquoi ils ont mitraillé les châteaux d'eau ! Ça gêne le trafic ferroviaire de façon considérable. Tout le monde couche maintenant sous les carrières systématiquement pour n'avoir pas à se lever la nuit en cas d'alerte. Les gens dorment mal et se reposent l'après-midi. Ce qui fait que tout marche mal ou de façon boiteuse. Qu'est-ce que ce doit être dans les grandes villes !

8 juillet :

Une nuit tranquille. Mais ce matin, la pluie, une pluie torrentielle et beaucoup de visites au loin. Je comptais partir tôt pour Champdolent, et puis crevaison, éclatement, ma chambre à air est foutue, définitivement. Pour me dépanner, j'ai pris la chambre de l'Alcyonnette, on verra bien. Il me reste bien peu d'essence et pas l'allocation pour en toucher de nouvelle, d'un jour à l'autre, je serai forcé d'aller en vélo, comme tout le monde. Après, et bien on ira à pied.

La moto est réparée, cet après-midi, je vais d'abord au Mung, avec arrêt aux Abelins. Ensuite Champdolent avec arrêt à Bel-Ébat. Ensuite, Taillant et La Matassière.

9 juillet :

Hier soir, rentré à 11 h du soir sans avoir tout fini. Ce matin, Youyou se met à pleurer à sept heures moins le quart et me réveille. Alors je me lève et termine ma journée d'hier au soir. Comme bien souvent, j'ai fait plus de visites que prévu. Et j'ai crevé à Bords puis en descendant cette courbe du Pontreau qui me fait toujours penser à un bout de scenic-railway par les trois tournants qui s'amorcent l'un l'autre à chaque changement de déclivité, j'ai bel et bien

éclaté. Un habitant du coin a collé une gigantesque pièce sur l'horrible trou. Il y a de temps en temps des miracles.

13 juillet :

Jeudi, mon jour de repos. Pas d'avion cette nuit. On parle beaucoup des maquisards. Je sais que, malgré que je vive sur les routes, je n'en ai encore jamais rencontré. Je n'ai jamais aperçu de gars armé d'une mitrailleuse. Je me demande si les paysans ne se foutent pas un peu de nous, avec tout leur bazar, comme ils disent. Temps splendide aujourd'hui, comme on le voudrait pour moissonner. Mais les cultivateurs sont furieux parce qu'il y a eu réquisition de chevaux à St-Jean-d'Angély. Il fallait amener tout cheval de plus de trois ans, ce qui a fait du vilain. Et puis ces chevaux réunis ensemble s'énervent, ruent comme des diables un peu partout et il y a toujours des accidents.

15 juillet :

Drôle de 14 juillet tout de même : il y avait fête pourtant et le garde-champêtre fit une tournée spéciale pour interdire d'ouvrir les magasins, y compris mon cabinet de consultation. Mais ni les lampions ni les drapeaux ne sont sortis. Pas de feu d'artifice et pas de bal, le soir sur la place, au son de l'accordéon non plus. Il y a eu quand même une petite alerte : des avions anglo-américains qui s'intéressaient à La Rochelle.

16 juillet :

Dimanche. Et ma moto est à plat, sans essence et sans huile. Le petit Sadé (Claude, je pense) va monter aux Auzes faire le boulot. Après le déjeuner, je trouverai donc tout réparé, prêt à sortir. Avant de partir, j'irai quémander un peu d'huile chez Sadé, j'emporterai un litre d'essence et cet après-midi, business, business, grande tournée. À quand, la petite voiture, avec un poste à essence toujours rempli comme il faut ?

21 juillet :

Il a plu à torrents hier. Malgré le mauvais temps, des avions et des avions. On entendait bombarder de tous les côtés du matin jusqu'au soir.

24 juillet :

Les événements évoluent à grande allure actuellement. On ne sait pas trop ce qui peut arriver du jour au lendemain. On vit sur les nerfs, on frissonne tout le jour. Que va-t-il se passer ?

Complot du 20 juillet 1944 :

Non loin de Rastenburg en Allemagne, au lieu-dit « la tanière du loup » (Wolfschanze) le colonel et Comte Clauss Von Stauffenberg monte un attentat à la bombe sur la personne de Hitler. Celui-ci mort, il fera accuser un groupe de fonctionnaires du parti pour mener un coup d'état à Berlin et mettre fin à la dictature. Malheureusement, il y aura quatre morts et vingt blessés dont Hitler légèrement. Le colonel sera fusillé le 21 à l'âge de 36 ans et ses cendres jetées au-dessus d'un champ d'épandage près de Berlin.

24 juillet :

Voici le beau temps qui revient, qui permettra peut-être d'achever les moissons. On commence à battre, pas beaucoup et avec inquiétude. On craint des troubles comme il y en a eu en Limousin et en Dordogne l'an dernier. En

tout cas, on aurait bien besoin de farine. Dans les boulangeries, le blé manque un peu partout et le pain se fait de plus en plus rare.

25 juillet :

Beau temps, beaucoup d'avions qui passent et repassent sans cesse, laissant de grandes traînées de fumée derrière eux. D'aucuns se creusent la cervelle pour y découvrir une signification. Les idées ne manquent pas.

Ces avions, ça n'attire pas les gens à St-Savinien. Et puis, il y a les moissons, qu'il faut absolument faire. Il y a tellement d'événements importants que les gens en oublient d'être malades.

27 juillet :

Toute la nuit, des vagues énormes d'avions ont passé, sans trêve. Effarant. Au loin, on entendait bombarder... comme du reste, toute la matinée, en direction de la côte. Nous finirons tous par avoir les nerfs malades. Les femmes crient : que ça finisse ! Elles en ont marre de se précipiter sur la marmaille et la petite valise pour courir sous les carrières.

1^{er} août :

Cette nuit, désagréable réveil à 3 h 15, provoqué par un énorme ronflement. C'était une colonne de gros camions-chenilles qui passait sur la route de St-Jean. Grondements des moteurs, hurlements, pétarades de motos... on se demandait ce qui se passait, ahuris par le sommeil.

4 août :

Il y a quatre ans, ce jour-là, j'ai été "démobilisé-demobiloil", comme nous disions, et cela me remet en tête de multiples souvenirs de ma vie à Lézignan-Corbières. Alerte ! Deux vagues formidables passent au-dessus de St-Savinien. Quittes pour la peur encore une fois.

5 août :

Des bruits circulent sur l'avance des Américains. Soi-disant qu'ils étaient hier soir en Vendée, à La Roche-sur-Yon.

8 août :

Les Américains, qui piquaient droit au Sud ces jours derniers, sont arrivés à la Loire, isolant ainsi toute la Bretagne. Leur direction n'est plus Nord-Sud mais Ouest-Est. Ils établissent une sorte de front vers Mayenne, Laval, Château-Gontier et Angers. En somme, ils vont dans la direction de Paris. Je tremble aussi pour la famille, à Versailles, où il y aura peut-être des combats ! C'est que les Amerlos n'y vont pas avec le dos de la cuiller.

Comme le dit si bien Dittmar, le front de Normandie, de Mayenne, c'est bien secondaire. La Wehrmacht arrêtera les Américains quand elle le voudra, et où elle le voudra, comme elle fait en Italie où elle bloque les Alliés à Florence, ou en Russie, ou sur la Prusse orientale. Elle gagne ainsi du temps et pourra au moment voulu et choisi, faire usage d'une nouvelle arme secrète qui forcera, comme on nous le répète, tout ce beau monde à rembarquer précipitamment. Parce qu'on nous l'a formellement prédit : les Alliés ne passeront pas Chartres.

Temps blême. Ce matin, orage. Les avions rôdent toujours. Toute la journée, ils sont là à nous surveiller. C'est exaspérant.

Pourquoi n'arroseraient-ils pas encore St-Savinien, comme ils l'ont déjà fait ? Quel besoin avaient-ils de nous bombarder, je me le demande ! Pourquoi ces cent tonnes de bombes sur un patelin sans objectifs militaires, avec rien qu'une malheureuse voie de garage et des locomotives inutilisables ?

On m'a offert de l'essence pour aller à Champdolent, de telle sorte que j'ai pu faire toute ma tournée en vélomoteur. Je suis rentré à 11 h du soir.

9 août :

On m'a dit que les Américains étaient à 160 km de Paris. On ne me précise pas où ils sont exactement. Pourquoi ? J'ai l'impression qu'il y a du bluff là-dessous. Les Américains voudraient donner l'impression d'une avance irrésistible devant une armée en déroute complète, et puis ils se trouvent tout à coup devant une résistance bel et bien coordonnée. Que dire au monde qui attend des faits formidables ?

10 août :

Hier, les Américains ont atteint Le Mans et Angers. Ils avancent toujours sur Paris. Les alertes ici se multiplient. Trois hier.

11 août :

Toujours des avions. Un commotionné me raconte le raid terrifiant du 9, à midi, sur La Pallice, avec des bombes de six tonnes lancées sur la base sous-marine avec une précision renversante. Et ils l'ont bombardée à nouveau hier soir. Le ciel, dans la direction de La Rochelle, était zébré d'éclairs brefs et irréguliers. Les Américains avancent toujours sur Paris. Hier, prise du Mans. Ce matin, ils étaient, paraît-il, à Chartres. Cet après-midi, j'apprends que des avant-gardes arrivent à Versailles. Cette foudroyante rapidité me renverse. Je n'y comprends plus rien. Les Allemands laisseront-ils prendre Paris comme ça ? Ce serait trop beau, et leurs troupes de Normandie vont se trouver prises dans les mâchoires de la tenaille.

12 août :

Les Américains foncent vers le Nord, partant du Mans et attaquent par derrière les vingt divisions allemandes du secteur de Falaise. Ils ont pris Alençon qui est à 60 km de Falaise.

Le journal s'arrête le 24 août, au milieu d'une phrase. Quelques feuillets ont été égarés, car il continue en septembre, seulement pour quelques jours. Puis, il reprend le 6 juin 1945 ! Il explique qu'il n'avait plus le temps ni l'énergie, la clientèle ayant augmenté considérablement et, n'ayant plus d'essence, il perdait beaucoup de temps en déplacement. Le 23 septembre, il note que les Allemands sont toujours à Royan et à La Rochelle. Ils font de petits raids sur les villages des environs : Ferrières, Ciré, Yves et St-Laurent de la Prée, où ils incendient les villages avec les habitants après les avoir pillés.

6 juin 1945 :

Faisons le bilan politique :

L'Allemagne, depuis un mois, a capitulé. Le Japon continue seul la guerre. Bombardements par superforteresses, débarquements dans des îles aux noms impossibles. Conférence de San-Francisco où personne ne peut se mettre d'accord. France et Angleterre commencent à se battre à propos du Levant.

Politique intérieure.

Ravitaillement mauvais, on touche plus de beurre et un peu de café. Tabac, toujours la même chose. 150 L d'essence par mois, ce qui permet de rouler en voiture. Depuis février, j'ai acheté trois voitures, revendu une plus le vélomoteur, il m'en reste deux :

Une 5 CV citron, déglinguée, lamentable et bouffant de l'huile.

Une 201, achetée 25 000 francs, mauvaise affaire... pas de pneus, ni batterie, dynamo esquinée... enfin, je suis bien embêté avec mes moyens de transport.

Jeudi 7 juin :

Le temps passe. Bientôt deux ans que nous sommes à Saint-Savinien. La clientèle est faite. Il n'y a plus qu'à se laisser rouler tout doux. Maintenant, la grosse question est : faut-il partir ? St-Savinien a de gros avantages. On est tout près de la mer. Les gosses peuvent y être tous les dimanches après-midi. Le grand inconvénient, c'est la maison sans jardin et difficulté d'y aménager quelque chose de bien, notamment une salle de bains. Enfin, on verra.

8 juin :

Temps orageux. Bourderie, l'instituteur d'Archingeay, me fait dire qu'il a trouvé du pneu pour moi. Un sûrement, peut-être deux. C'est magnifique !

L'amélioration des conditions matérielles est rudement lente. Les pneus, mon Dieu, les pneus, et les accus, que seront-ils dans un an ? Actuellement, où tout est fini, on crève d'impatience.

Je vais à Bords voir trois malades plus deux à St-Savinien.

15 août :

Il pleut !... Le curé doit jurer comme un possédé. Depuis des mois qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau, et voilà qu'il pleut pour la procession !

Mon rhume va mieux, mais mes rayons infra-rouges n'arrivent pas bien vite. Voilà enfin, la guerre terminée, finie. Le Japon a capitulé.

7 juillet 1946 :

Il fait un temps radieux, c'est-à-dire, une chaleur accablante. Déjeuner chez Prouteau, le fameux déjeuner de la victoire, avec nombre plats de viande mais sans le dindon, qui attendit pourtant quatre ans.

10 juillet :

Pas de nouvelles du matériel chirurgical commandé qui pourtant me manque beaucoup. Je n'ai plus d'essence. Quand aurons-nous 200 L ? et des pneus ! Je vais encore être obligé d'en emprunter à Jacob, le gérant de la laiterie.

14 juillet :

À 7 h ce matin, réveil par la fanfare de St-Savinien ! Ce soir, il y a un bal.

30 septembre :

Élections à St-Savinien. Qui sera élu ? En toute logique, M. Raoult doit passer haut la main.

De projets en projets, une clientèle qui se libère à Fouras, une autre à Rochefort en tant que spécialiste, les dispensaires qui prennent de l'ampleur dans le département, mon père hésite à quitter St-Savinien. Puis, en août, il lui est proposé de faire un stage au

sanatorium d'Étienne Clémentel dans le Puy-de-Dôme et préparer le concours de phtisiologie. Ma mère est chargée de vendre la clientèle. Le 22 septembre, c'est fait et nous rejoignons notre père à Enval. Nous y resterons jusqu'au 26 mars 1947. Ayant passé son concours, il est nommé médecin-chef des dispensaires de Charente-Maritime. Poste qu'il occupera jusqu'à son décès en 1983.

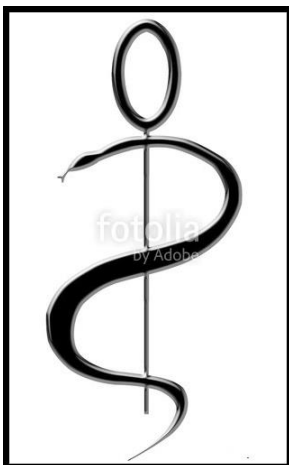
François de Mecquenem Laurence de Mecquenem



Voici le caducée d'origine, symbole très ancien, qui a donné lieu à de multiples interprétations en devenant aujourd'hui universel.

Dans la mythologie grecque, c'est un attribut du dieu Hermès, représenté par une baguette de laurier ou d'olivier entourée de deux serpents entrelacés et surmontés de deux courtes ailes.

En grec, *kerukeion*, le mot signifie "emblème du messager", et en latin, *caduceus*, veut dire "bâton du pèlerin".



Bâton magique du dieu grec Hermès (Mercure pour les Romains), ce symbole universel est utilisé pour identifier diverses professions pour la plupart médicales ou paramédicales.

Pour les professions médicales ou paramédicales, il a été stylisé avec un seul serpent.